

FLORA TRISTAN – Les Femmes Anglaises

Fabiana Zogbi Lontra da Conceição

ACÁCIA

Número 02, dezembro de 2019

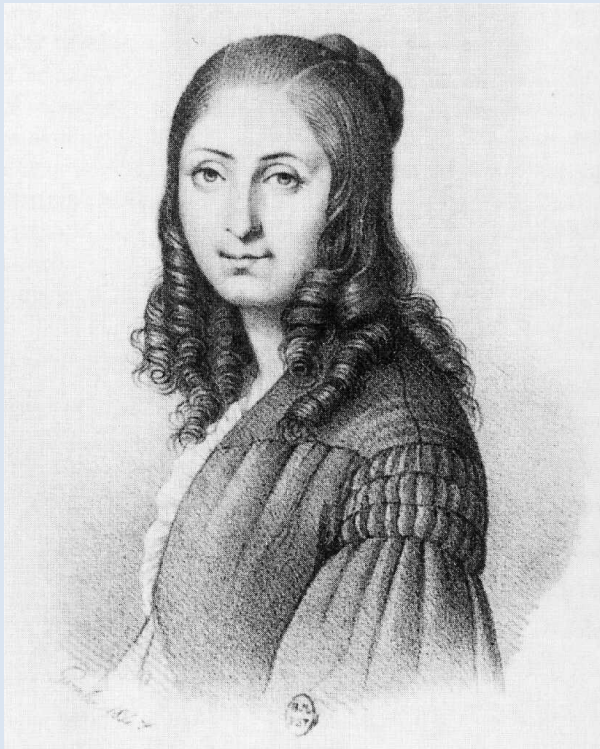
URL: www.revista-acacia.com.br/2019/02/flora-tristan

www.revista-acacia.com.br



Como citar esta tradução

TRISTAN, Flora. Les Femmes Anglaises. Tradução, prefácio e notas: Fabiana Zogbi Lontra da Conceição. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 2, n. 2, p. 73-95, 2019. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2019/02/flora-tristan>>.



Sobre a autora

Flora Tristan (1803-1844) foi uma escritora, militante socialista e feminista francesa de origem peruana. Com 17 anos casa-se com seu patrão, que logo demonstra ser um homem violento. Ela acaba por fugir, grávida, já que o divórcio não era legalizado na época. Anos depois ele tenta matá-la e acaba preso. Apesar do casamento traumático, Tristan torna-se uma escritora conhecida, importante nos círculos socialistas que surgiam na época e sempre defensora dos direitos das mulheres. Entre suas obras mais conhecidas estão *Pérégrinations d'une Pária*, sobre sua viagem ao Peru, e *L'union Ouvrière*, sobre a classe trabalhadora.

Sobre o texto

A obra *Promenades dans Londres*, escrita em 1840, reúne comentários de Flora Tristan sobre os mais diversos aspectos da cidade pulsante que ela visitara outras vezes: do clima à política, das mulheres aristocráticas às prostitutas, nada escapa de seu olhar atento. Sua escrita rica em observações e detalhes permite uma deliciosa viagem no tempo à Inglaterra em pleno desenvolvimento industrial.

No capítulo *Les femmes anglaises*, Tristan apresenta-nos o estilo de vida extremamente opressor da aristocracia inglesa e traz um apanhado de diversas escritoras proeminentes da época. Aqui, omitiremos da tradução as longas citações que ela traz do livro de Mary Wollstonecraft para evitar a tradução indireta. A tradução integral do livro de Wollstonecraft pode ser encontrada facilmente em edição recente.

Sobre a tradutora

Fabiana Zogbi Lontra da Conceição é mestranda na linha da pesquisa Lexicografia, Terminologia e Tradução: Relações Textuais do programa de pós-graduação em Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS). Interessada na divulgação de autoras mulheres, já traduziu outros excertos da obra *Promenades dans Londres*, de Flora Tristan, nesta mesma revista (v. 1, n. 2, 2018). E-mail: fablontra@gmail.com.

Les Femmes Anglaises

Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu (aux femmes) ? La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui en veut négocier l'acquisition et la propriété exclusive ? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance ? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissées de fleurs ; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursoufflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix. Sur ce point notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers ou certain concile de Mâcon, vrai concile de Vandales, mit en délibération si les femmes avaient une âme, et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix. La législation anglaise, tant vantée par les moralistes, accorda aux hommes divers droits non moins déshonorants pour le sexe ; tel est le droit qu'à l'époux de se faire adjuger un dédommagement pécuniaire aux dépens de l'amant reconnu de son épouse. Les formes sont moins grossières en France, mais l'esclavage est, au fond, toujours le même. (FOURIER, *Théorie des quatre mouvements*.)

Quel révoltant contraste en Angleterre que l'extrême servitude des femmes et la supériorité intellectuelle des femmes auteurs ! — Il n'existe pas de maux, de douleurs, de désordres, d'injustices, de misères résultants des préjugés de la société, de son organisation et de ses lois, qui aient échappé à l'observation des femmes auteurs. — C'est un brillant phénomène que les écrits de ces Anglaises qui éclairent le monde moral d'un si vif éclat ; et surtout quand on considère l'éducation absurde qu'elles ont eue à subir et l'influence abrutissante du milieu dans lequel elles ont vécu.

— Il suffit de résider quelques mois en Angleterre pour être frappée de l'intelligence et de la sensibilité des femmes ; de plus, elles sont susceptibles d'une attention soutenue et ont de la mémoire ; avec ces dispositions il n'est rien d'inaccessible dans la sphère intellectuelle. — Elles sont nobles et grandes dans leurs manières ; mais hélas ! toutes ces bonnes qualités natives sont étouffées par un système d'éducation fondée sur des principes faux et par l'atmosphère d'hypocrisie, de préjugés et de vices qui entourent leur vie.

L'existence des Anglaises est tout ce qu'on peut imaginer de plus monotone, de plus aride et de plus triste. — Pour elles le temps n'a pas de mesure, — et les jours, les mois, les années n'apportent point de changement à cette accablante uniformité.

Jeunes filles, elles sont élevées selon la position sociale de leurs parents ; mais, quelque rang qu'elles doivent occuper, c'est toujours, sauf de légères nuances, sous l'empire des mêmes préjugés que se dirige l'éducation.

Dans ce pays du plus atroce despotisme, et dont il a été de mode longtemps de vanter la liberté, la femme est soumise par les préjugés et la loi aux inégalités les plus révoltantes ! — elle n'hérite que lorsqu'elle n'a pas de frères ; elle est privée des droits civils et politiques, et la loi l'asservit en tout et pour tout à son mari. — Façonnée à l'hypocrisie, portant en entier le joug pesant de l'opinion, tout ce qui frappe ses sens au sortir de l'enfance, tout ce qui développe ses facultés, tout ce qu'elle endure a pour résultat inévitable de matérialiser ses goûts, d'engourdir son âme et d'endurcir son cœur.

Les romanciers anglais, révoltés des scènes qu'ils voyaient dans l'intérieur des familles, en ont rêvé d'autres, auxquelles ils ont cru sur le témoignage de leur imagination ; aussi autant ils sont vrais lorsqu'ils peignent les ridicules du commun des gentlemen, les airs bigots et prétentieux de la bourgeoisie, les tyrannies du père et de l'époux, l'insultant orgueil des supérieurs, la bassesse des subalternes, autant ils s'éloignent de la réalité dans leurs tableaux de bonheur domestique. — Le bonheur sans la liberté ! — Le bonheur a-t-il donc jamais existé dans la société du maître et de l'esclave !

Voici comment les choses se passent dans les familles qui jouissent de l'aisance.

Les enfants sont confinés au troisième étage avec leur nourrice, bonne ou gouvernante ; la mère les demande lorsqu'elle veut les voir ; et seulement alors les enfants viennent lui faire une courte visite, pendant laquelle la mère leur parle d'un ton cérémonieux¹. La pauvre petite fille étant privée de caresses, ses facultés aimantes restent inertes ; elle ignore entièrement la douceur de l'intimité, de la confiance, de l'épanchement, que toute petite fille est naturellement portée à avoir pour une mère qui l'aime ; elle a pour son père, qu'elle connaît à peine, un respect mêlé de crainte, et pour son frère une considération et une déférence que, dès le plus bas âge, on l'oblige à lui montrer.

Le système suivi pour l'éducation des jeunes personnes me semble propre à hébéter l'enfant le plus intelligent.

M. Jacotot dit : *Tout est dans tout*. — L'éducation anglaise semble démontrer, au contraire, qu'en tout n'est rien. — On ne s'occupe que d'imprimer sur ces jeunes cerveaux *des mots* de toutes les langues européennes ; quant *aux idées*, on n'y songe même point. — Dans cette extravagante manie, la barbarie égale la stupidité ; on donne à une enfant une nourrice *allemande*, une institutrice *française*, une *bonne espagnole*, afin qu'elle apprenne,

1. Dans la haute classe, les demoiselles restent avec leur gouvernante jusqu'à ce qu'elles se marient ; lorsque la mère veut les voir, elle leur envoie, par son footman, un billet d'invitation pour venir prendre la thé, et les demoiselles font une toilette pour se rendre dans l'appartement de leur mère comme si elles allaient visiter une étrangère.

dès l'âge de quatre à cinq ans, trois ou quatre langues. — J'ai vu de ces petites créatures dont le sort était vraiment digne de compassion ; elles ne pouvaient se faire comprendre des personnes qui les entouraient. — Toute espièglerie, toute gentillesse de langage leur étaient effectivement interdites. — Incapables de communiquer verbalement, elles étaient obligées de se faire comprendre par *signes*. — Cet état faisait naître, selon la nature des organisations, l'irritation ou l'apathie : les unes étaient criardes, tracassières, méchantes ; les autres silencieuses et tristes. — L'enfant forcée de surcharger sa mémoire des mots de trois ou quatre langues n'acquiert qu'une conception confuse du sens que les mots expriment ; elle retient le signe oral, et laisse échapper l'idée qu'il représente ; la mémoire des mots se développe outre mesure, mais l'intelligence nécessaire pour concevoir la pensée s'anéantit. — La connaissance des langues est, sans doute, nécessaire à un peuple dont la cupidité envahit la terre entière ; mais il faut d'abord subordonner toute espèce d'instruction au développement de l'organisation ; puis considérer l'utilité de la langue qu'on fait apprendre à l'enfant ; il est rare, sinon impossible, qu'on puisse s'exprimer avec pureté et élégance dans trois ou quatre langues. — Or, comme des locutions irrégulières, incorrectes, jointes à l'accent étranger, choquent en tout pays, et que les femmes sont rarement appelées à avoir des rapports d'affaires avec les nations étrangères, je pense qu'en général il existe pour elles des choses plus utiles à apprendre.

Pour tout ce qui est enseigné, on agit de même que pour les langues. — Il faut que la jeune fille apprenne la musique, qu'elle ait ou non de l'aptitude pour cet art ; qu'elle dessine, qu'elle danse, etc. — Il résulte de cette éducation que les demoiselles savent un peu de tout et n'ont, en rien, un talent dont elles puissent se servir, même pour se distraire. Cependant il se rencontre des exceptions, mais elles sont rares.

Quant à l'éducation morale, elle se fait dans la Bible. — Ce livre renferme de bonnes choses, tout le monde en est d'accord ; mais que d'impuretés..., d'histoires indécentes..., d'images obscènes il faudrait en ôter pour le mettre dans les mains de la jeunesse, si l'on ne veut point que son imagination soit salie et qu'elle voie la justification de toutes les actions que la société réprovoque : du vol, de l'assassinat, de la prostitution, etc. ; car, quoi qu'en disent les révérends, la *scriptural education* est la plus anti-sociale des éducations. — Parmi les mille et mille contradictions anglaises, celle-ci n'est pas la moins choquante. — Exiger qu'une jeune fille soit pure, chaste, innocente, et lui prescrire la lecture d'un livre où se trouvent les histoires de Loth, de David, d'Absalon, de Ruth, le cantique des cantiques, etc. ; et lorsqu'elle saura les prédications de saint Paul sur les fornicateurs, que sa mémoire sera ornée des scènes de viol, d'amour adultérin, de prostitution et d'orgie que représente la Bible, et des expressions dont le saint livre se sert, on lui dira qu'elle ne doit pas prononcer les mots *chemise, caleçon, culotte, cuisse de poulet, chienne*, etc. — C'est donc l'apparence de la chasteté, de l'innocence, et la réalité du vice, qu'on enseigne aux jeunes filles, comme on enseigne au peuple l'apparence de la religion, et la réalité de l'oisiveté et des désordres qu'elle produit, en lui prescrivant l'observation du dimanche. — Chose étrange ! la

morale n'existe nulle part ; on ne croit plus à la chasteté, à la probité et à aucune des acceptions du mot *vertu* ; personne ne se laisse prendre aux apparences, et cependant elles continuent d'envelopper les mœurs nationales.

Les jeunes personnes ont très peu de distractions ; — comme l'intérieur des familles est froid, aride et mortellement ennuyeux, elles se lancent à corps perdu dans la lecture des romans ; malheureusement ces romans mettent sur leur premier plan des amants tels que l'Angleterre n'en présente pas, et l'influence de cette lecture fait naître des espérances qui ne sauraient se réaliser. L'imagination des jeunes personnes prend une tournure romanesque, elles ne rêvent qu'enlèvement, mais avec cette particularité qui caractérise ce siècle de confort et de luxe, que le ravisseur doit être fils de nabab ou de lord, héritier d'une immense fortune, et que l'enlèvement se fasse dans une superbe calèche à quatre chevaux. Les jeunes gens riches, loin de répondre aux désirs dont ils sont l'objet, ont les sens blasés, le cœur endurci, et leur esprit froid et positif soumet tout au calcul. — Les déceptions qu'éprouvent ces demoiselles n'auraient pas lieu si on leur avait donné le goût des jouissances intellectuelles, inspiré du mépris pour les satisfactions de la vanité, et qu'elles eussent été formées à l'habitude de vivre de peu. — Si on leur avait expliqué l'Évangile, elles sauraient que les grandes richesses corrompent le cœur presque toujours, et elles ne désireraient point être aimées par des jeunes gens qui passent leur vie dans des maisons de jeu et à s'enivrer avec des prostituées. Ces demoiselles, après avoir vainement attendu la *calèche à quatre chevaux*, parvenues à vingt-huit ou trente ans, se marient avec de petits négociants, de minces employés, ou avec l'équivalent. — Beaucoup aussi restent filles.

Certes, le sort de la femme mariée est beaucoup plus triste que celui de la fille célibataire ; au moins celle-ci jouit d'une certaine liberté, elle peut aller dans le monde, voyager avec des parents ou des amis, tandis qu'une fois mariée, elle ne peut plus sortir sans la *permission de son mari*. — Le mari anglais est le type du *seigneur et maître* des temps féodaux ; — il se croit, et cela de très bonne foi, le droit d'exiger de sa femme l'obéissance passive de l'esclave, la soumission et le respect. — Il la cloître dans sa maison, non parce qu'il en est amoureux et jaloux comme le Turc, mais parce qu'il la considère comme *sa chose*, comme un *meuble*, qui ne doit servir qu'à son usage, et qu'il doit toujours trouver sous sa main ; il n'entre nullement dans ses idées qu'il soit tenu à la fidélité envers sa femme. Cette manière de voir, qui laisse le champ libre aux passions, plusieurs la motivent sur la Bible. — Le mari anglais couche avec sa servante, la chasse lorsqu'elle est enceinte ou accouchée, et ne se croit pas plus coupable qu'Abraham renvoyant au désert Agar et son fils Ismaël.

La femme, en Angleterre, n'est point comme en France, la maîtresse du logis ; — elle y est même presque toujours entièrement étrangère. — Le mari tient l'argent et les clefs ; c'est lui qui règle la dépense, loue ou congédie les domestiques, commande le dîner chaque matin, invite les convives ; lui seul décide du sort des enfants ; en un mot, il s'occupe exclusivement de tout. Beaucoup de femmes ne savent pas précisément quel

genre d'affaires font leurs maris ; à quelle profession leurs enfants sont destinés, et généralement elles ignorent l'état de leur fortune. — La femme anglaise ne demande jamais à son mari ce qu'il fait, quelle société il voit, combien il dépense et où il passe son temps. — Pas une femme qui ose se permettre d'adresser de pareilles questions. — De cette extrême dépendance, de ce respect des femmes anglaises pour les volontés de leur *seigneur et maître*, à la familiarité, à l'intérêt actif des femmes françaises envers leurs maris, il y a tout l'espace qui sépare la civilisation française d'aujourd'hui de celle de saint Louis. — La femme anglaise n'a aucune garantie pour sa fortune, elle en est dépouillée sans même le savoir. — C'est ordinairement par le journal qu'elle apprend que son mari a fait faillite, qu'il est ruiné, et parfois qu'il s'est brûlé la cervelle.

J'ai déjà dit qu'il est d'usage que les enfants demeurent avec leur bonne ou gouvernante dans une pièce à part ; la mère n'y va jamais ; ce n'est pas d'elle qu'ils apprennent à parler, ce n'est pas elle qui développe graduellement leur esprit et leur cœur. Lorsque la bonne ou gouvernante lui amène ses enfants dans le salon, elle examine s'ils sont bien propres, si leurs vêtements sont bien frais ; son inspection achevée, elle les embrasse et en voilà jusqu'au lendemain. — Plus grands, les enfants vont en pension, la mère alors ne les voit que rarement, et une fois mariés, les relations cessent presque entièrement : on s'écrit, et c'est tout. — Cette froideur, cette indifférence comme mère et épouse, ne résulte pas seulement de l'éducation pétrifiante qu'elle a subie, c'est aussi la conséquence naturelle de la position que la femme anglaise occupe dans la maison conjugale : quel intérêt peut-elle prendre à une association qui se conduit en tout sans que sa volonté et ses conseils y participent en rien ? — La bonne ou mauvaise fortune du maître ne laisse-t-elle pas toujours les esclaves dans une indifférence complète ?

Je crois deviner ce qui aura valu à ces dames la réputation de *femmes de ménage*, c'est leur vie sédentaire. — En effet, comment supposer que, restant toujours chez elles, elles ne s'occupent point ? C'est cependant ce qui a lieu ; non seulement les femmes anglaises ne font rien dans leur maison, mais encore elles penseraient se ravalier à la condition d'*ouvrières* si elles touchaient une aiguille² ; pour elles le temps est un fardeau accablant. Elles se lèvent fort tard, déjeunent lentement, lisent les journaux, s'habillent ; puis, à deux heures, arrive un second déjeuner ; ensuite elles lisent le roman et elles écrivent des lettres de douze à quinze pages. — Pour dîner elles font une seconde toilette ; après dîner, vers sept ou huit heures, elles prennent le thé, toujours très lentement ; à dix heures elles soupent, et enfin restent *seules* au coin de leur feu.

Rien ne manifeste autant le matérialisme de cette société anglaise que l'état de nullité où les hommes réduisent leurs compagnes ! Les charges sociales ne sont-elles pas communes à la femme aussi bien qu'à l'homme que ces messieurs croient l'en exclure et la condamnent à vivre de la vie de la plante ? Oh ! il faut en convenir, la *scriptural education* produit de merveilleux effets ! Ces ménages anglais ne font-ils pas la satire la plus

2. Je ne parle que des femmes dans l'aisance ; car il est bien entendu que la femme pauvre et celle du petit marchand sont forcées de travailler ; mais beaucoup préfèrent devenir femmes galantes que de descendre à l'état d'ouvrières. En Angleterre, le travail avilit.

amère du mariage indissoluble ? Pourrait-on rien inventer de plus fort pour faire ressortir l'extravagance de l'institution ? Sous l'empire de pareilles circonstances, il faut, pour qu'il existe en Angleterre un aussi grand nombre de femmes de mérite, que Dieu ait départi aux Anglaises beaucoup plus de force morale et d'intelligence qu'à leurs maîtres ; autrement, elles deviendraient nécessairement des créatures complètement stupides.

Les causes de tous les mariages en Angleterre sont, du côté des filles, le désir de se soustraire à la puissance paternelle, d'alléger le joug des préjugés qui pèsent si lourdement sur les jeunes filles, et l'espoir de jouir dans le monde de plus d'importance ; car pour les âmes élevées c'est un besoin de prendre part au mouvement de la société. Du côté des hommes, c'est uniquement le désir de s'emparer de la dot, de s'en servir pour payer des dettes, faire des spéculations, ou, si cette dot est une fortune, d'en manger les revenus dans les clubs, les *finishes*, ou avec leurs maîtresses.

Dans ce marché c'est la femme qui est dupe ; les préjugés la conduisent à l'autel, la cupidité l'y attend pour la dépouiller. Les hommes mènent la même existence qu'avant d'être mariés ; le lien du mariage, qui est si pesant pour les femmes, ne leur impose aucune obligation, et, selon qu'il leur en prend envie, ils vivent avec les filles de joie, les servantes et les actrices. La plupart entretiennent somptueusement une maîtresse dans une jolie petite maison des faubourgs : cet usage est universel parmi les hommes riches, tant de la Cité que du *West End*. Ils se font un second ménage, une seconde famille ; tout ce qu'ils ont d'affection dans le cœur est pour cette femme de leur choix et les enfants qu'elle leur donne ; alors la pauvre femme légitime, qu'ils ont prise uniquement comme *un bailleur de fonds*, est à leurs yeux une compagne incommode, acariâtre : les égards qu'elle exige, la considération, le respect que le monde les oblige à lui montrer sont des devoirs qui les obsèdent et auxquels ils échappent en restant chez eux le moins possible. Que devient la femme à *contrat* ? Hélas ! elle est réduite à l'état de machine à fabriquer des enfants, « et les vingt-cinq plus belles années de sa vie se passent à faire des *petits* ».

L'isolement porte les dames anglaises à observer, à méditer ; un grand nombre d'entre elles se laissent entraîner à écrire. — Il y a en Angleterre beaucoup plus de femmes auteurs qu'en France, parce que les Françaises ont une vie plus active et sont moins exclues que les Anglaises du mouvement social. — Plusieurs femmes, auteurs ont illustré l'Angleterre, et depuis lady Montaigu, qui a écrit ses impressions de voyage dans un style si pur, si élégant, une foule d'autres se sont, à son exemple, lancées dans la carrière littéraire et ont fait preuve d'un mérite incontestable. C'est surtout dans le roman et dans les tableaux de mœurs que ces dames excellent. — Tout le monde connaît les œuvres de lady Morgan ; — personne avant elle n'avait aussi bien tracé le caractère irlandais et donne autant de vie à la peinture de l'Irlande. Les ouvrages de lady Blissington se font remarquer par l'exactitude de l'observation, le piquant de la pensée ; et je pourrais citer beaucoup d'autres noms.

— Dernièrement une jeune femme est apparue ; son début a été des plus brillants ; jamais aurore littéraire n'a rayonné d'un plus vif éclat, n'a donné d'aussi belles espérances, et lady Lytton-Bulwer s'est placée au premier rang de la littérature. — Cette femme d'élite est une des nombreuses victimes de l'indissolubilité du mariage. — Aussi son premier livre est-il un long cri de douleur ; elle l'a intitulé *Scènes de la vie réelle* (*Scenes of real life*). On ne montre pas impunément du talent ; le monde ne pouvant le lui contester s'est élevé contre le scandale de semblables divulgations : pauvres femmes ! il ne leur est permis que de souffrir... ce monde leur interdit jusqu'à la plainte !

Le mari de lady Bulwer, connu comme célèbre romancier, était arrivé au parlement et au titre de baronnet, quand lady Bulwer vint à révéler le beau génie dont Dieu l'a douée. Dès lors sir Lytton-Bulwer se sent déchirer par tous les démons de l'envie ; — il a recours à la calomnie pour ternir un éclat qui l'aveugle. — Il entoure sa femme d'espions, et comme l'auteur grandit, il tente de flétrir l'épouse !... — A la vérité, il court un bruit dans le public de Londres qui explique et l'envie dévorante et la haine active dont il poursuit sa femme : — *on dit* que c'est lady Bulwer qui *est l'auteur* de tous les romans publiés sous le *nom de sir Lytton-Bulwer*. — Ce qui donne à cette assertion la consistance d'un fait prouvé, c'est que, depuis la séparation des deux époux, M. Lytton-Bulwer n'a rien publié de remarquable, et qu'à la chambre des communes il ne s'est jamais élevé au-dessus de la foule des médiocrités parlementaires. Ensuite l'élégante simplicité, la hauteur de la pensée, la marche de l'action, dans les *Scènes de la vie réelle*, par lady Bulwer, font voir en elle *l'auteur de Rienzi* et de *Petham*, les deux romans publiés *sous le nom de M. Bulwer* et qui ont eu le plus de succès³.

On se console de la perte de sa femme ; mais perdre une source de richesse ! perdre sa fée créatrice ! tomber des hauteurs de l'Olympe !...

Oh ! lady Bulwer, je forme des vœux pour que la haine de votre mari soit à jamais impuissante ; pour que, plus heureuse que moi, vous échappiez à toute balle homicide ; mais hélas ! je connais assez le cœur humain pour vous prédire que sa haine sera implacable, et qu'elle vous poursuivra jusqu'à la tombe !

Les femmes auteurs s'occupent aussi, en Angleterre, des sujets les plus graves. — Miss Martineau a écrit des ouvrages très remarquables sur l'économie politique ; mistress Trollope a publié un voyage dans l'Amérique du Nord, qui a eu beaucoup de succès ; mistress Gore a écrit de très jolies nouvelles sur les mœurs et l'histoire polonaises ; mistress Shilly fait des vers pleins de mélodie et de sentiment. — Beaucoup de ces dames écrivent dans les revues et journaux ; mais je vois avec une profonde affliction qu'aucune encore n'a embrassé la cause de la liberté de la femme, de cette liberté sans laquelle toutes les autres sont d'une si courte durée, de cette liberté pour laquelle spécialement il convient à des femmes auteurs de combattre. Les femmes auteurs en France ont, sous ce rapport, devancé les Anglaises. — Cependant une voix de femme se fit entendre en Angleterre il

3. J'ai entendu dire, à Londres, que *Rienzi* s'était vendu 60,000 l. sterl. Ce chiffre me paraît un peu exagéré.

y a un demi-siècle, voix qui prit, dans cette vérité dont Dieu a mis l’empreinte en notre âme, une puissance irrésistible et une éclatante énergie ; voix qui n’a pas craint d’attaquer un à un tous les préjugés et d’en démontrer le mensonge et l’iniquité. — Mary Wollstonecraft a intitulé son livre : *A vindication of the rights of woman* (Défense des droits de la femme) ; il parut en 1792.

Ce livre fut étouffé dès son apparition, ce qui n’épargna pas à son auteur le supplice de la calomnie. — Il n’y eut que le premier volume de publié, et il est devenu extrêmement rare. — Je ne pus trouver à l’acheter, et sans un ami qui voulut bien me le prêter il m’eût été impossible de me le procurer. — La réputation de ce livre inspire un tel effroi que, si vous en parlez même aux femmes *dites du progrès*, elles vous répondront avec un mouvement d’horreur : — Oh ! c’est un très mauvais livre ! — Ah ! la calomnie l’emporte souvent sur la renommée la mieux méritée ; elle transmet ses haines de génération en génération, ne respecte pas la tombe, la gloire même ne l’arrête pas.

Mary Wollstonecraft dédia son livre à M. de Talleyrand-Périgord. Écoutez cette femme, cette femme anglaise qui, la première, ose dire que les droits civils et politiques appartiennent *également aux deux sexes*, et qui en appelle à une opinion professée par M. de Talleyrand à la tribune pour lui démontrer qu’il est de son *devoir*, d’homme d’État, d’agir conformément à cette opinion, d’en faire triompher les conséquences et d’établir la complète émancipation de la femme. Voici quelques passages de cette dédicace :

... .. « Réclamant pour les droits de la femme, mon principal argument, pour en démontrer l’utilité, est fondé sur cette raison bien simple, que, si l’éducation ne prépare pas la femme à devenir la compagne de l’homme, elle arrêtera le progrès ; car, si les connaissances humaines demeurent le partage exclusif de l’homme, leur influence sera sans efficacité sur la masse de la société... ..
«Si vous voulez que vos enfants apprennent à comprendre le vrai patriotisme, il faut que leur mère soit une patriote éclairée ; et l’amour de l’humanité, source de toute vertu, ne saurait se développer en eux que par l’appréciation de l’intérêt moral et politique du genre humain ; mais l’éducation actuelle de la femme l’exclut de telles investigations.

« Je m’adresse à vous, monsieur, comme à un législateur, et je vous demande si, quand les hommes combattent pour leur liberté et pour qu’on les laisse décider eux-mêmes de ce qui convient à leur propre bonheur, il n’est pas inconséquent et injuste d’assujettir les femmes à des lois qu’elles n’ont pas concouru à faire ? Qui a constitué l’homme juge exclusif pour décider si la femme est, comme lui, douée de raison ?

« Les tyrans de toutes les dénominations, depuis les rois jusqu’aux pères de famille, agissent et raisonnent de même ; ils s’empressent d’écraser la raison, en usurpent les droits, et affirment que c’est pour l’utilité générale

qu'ils étouffent la voix de tous. — Votre conduite n'est-elle pas semblable à celle des tyrans lorsque vous déniez aux femmes les droits civils et politiques, et les forcez à rester murées dans leurs familles et à se mouvoir au milieu des ténèbres ?

« Si la femme doit continuer à être exclue de la participation aux droits naturels de l'humanité, vous devez d'abord prouver, afin de repousser l'accusation d'injustice et d'inconséquence, qu'elle manque de raison, autrement votre nouvelle constitution portera toujours l'empreinte de l'iniquité, et témoignera que l'homme, en s'affranchissant du despotisme, est lui-même resté tyran ; et vous le savez, monsieur, la tyrannie, en quelque partie de la société qu'elle se montre, anéantit toute morale.

« ... Si l'on ne permet pas aux femmes de jouir de droits légitimes, elles pervertiront les hommes et elles-mêmes pour obtenir d'illicites privilèges. »

Maintenant voici comment elle parle aux femmes :

« J'espère que les femmes m'excuseront si je les traite comme des *êtres rationnels*, au lieu de les entretenir de leurs grâces enchanteresses, et de les considérer comme si elles étaient dans un état perpétuel d'enfance, incapables d'agir pour elles-mêmes. — Je désire ardemment leur indiquer en quoi la vraie dignité et le bonheur consistent ; je désire les persuader de la nécessité de développer leurs forces intellectuelles et physiques ; je désire les convaincre que ces douces expressions, susceptibilité de cœur, délicatesse de sentiment et raffinement de goût, sont presque synonymes de faiblesse ; et que ces créatures faibles, qui sont l'objet de la pitié, ou de cette espèce d'amour que la pitié fait naître, sont bientôt délaissées par l'homme, et deviennent l'objet de son mépris.

« Repoussant donc ces phrases gentilles à *l'usage des dames*, dont la condescendance des hommes veut bien se servir pour adoucir le joug de notre dépendance, et méprisant cette élégance d'esprit, cette sensibilité exquise et cette moelleuse docilité de manières, qu'on suppose les traits caractéristiques de notre sexe, je désire montrer que l'élégance est inférieure à la vérité morale, je désire montrer que le premier objet d'une ambition louable doit être pour tous, sans distinction de sexes, d'être utile à ses semblables ; que le bien qui résulte pour le prochain des actions des hommes est la pierre de touche du mérite de ces actions. »

Mary Wollstonecraft réclame la liberté de la femme comme un *droit*, au nom du principe sur lequel les sociétés fondent le juste et l'injuste ; elle la réclame parce que sans la liberté il ne peut exister d'obligation morale

d'aucune espèce, comme elle démontre également que sans l'égalité de ces obligations, pour l'un et l'autre sexe, la morale manque de base, cesse d'être vraie.

Mary Wollstonecraft dit qu'elle considère les femmes sous le point de vue élevé de créatures qui sont, de même que les hommes, placées sur cette terre pour développer leurs facultés intellectuelles. — La femme n'est ni inférieure, ni supérieure à l'homme ; ces deux êtres ne diffèrent, sous le rapport de l'esprit et de la forme, que pour s'harmoniser, et leurs facultés morales étant destinées à se compléter par l'union, ils doivent recevoir le même degré de développement. — Mary Wollstonecraft s'élève contre les écrivains qui considèrent la femme comme un être d'une nature subordonnée et destinée aux plaisirs de l'homme. A ce sujet, elle fait une critique très juste de Rousseau, qui établit que la femme doit être *faible* et *passive*, l'homme actif et fort ; que la femme a été formée pour être assujettie à l'homme, et enfin que la femme doit se rendre agréable et obéir à *son maître*, et que tel est le but de son existence. — Mary Wollstonecraft démontre que d'après ces principes-là les femmes sont élevées à la ruse, à la duplicité et à la galanterie, tandis que leur esprit restant sans culture, et la surexcitation de leur sensibilité les laissant sans défense, elles deviennent victimes de toutes les oppressions. L'auteur prouve que le renversement de toute morale est la conséquence rigoureuse de ces principes. La tendance pernicieuse de ces livres, ajoute-t-elle, dans lesquels les écrivains dégradent insidieusement les femmes, alors même qu'ils sont prosternés devant leurs charmes, ne saurait être trop souvent signalée ni trop sévèrement censurée.

« Curs'd vassalage
« First idoliz'd till love's bet fire be o'er
« Then slaves to those who courted us before.
Dryden.

Mary Wollstonecraft s'élève avec courage et énergie contre toute espèce d'abus. — « Les hommages et respect, dit-elle⁴, dont la propriété est l'objet, sont les sources empoisonnées d'où proviennent la plupart des maux qui font du monde une horrible scène à contempler.

« Car tous cherchent à obtenir le respect par les richesses, et les richesses gagnées, n'importe comment, obtiendront le respect qui n'est dû qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent tous les devoirs de l'homme, et néanmoins sont traités en demi-dieux. — La religion s'est aussi isolée de la morale, et les hommes s'étonnent que le monde n'est plus qu'une caverne de filous et d'opresseurs. »

Mary Wollstonecraft publiait, en 1792, les mêmes principes que Saint-Simon a répandus plus tard, et qui se propagèrent avec tant de rapidité à la suite de la révolution de 1830. Sa critique est admirable ; elle fait

4. *Vindication of the rights of women*,
p. 320.

ressortir dans toutes leurs vérités les maux provenant de l'organisation actuelle de la famille ; et la force de sa logique laisse les contradicteurs sans réplique. Elle sape hardiment cette foule de préjugés dont le monde est enveloppé ; elle veut, pour les deux sexes, l'égalité des droits civils et politiques, leur égale admission aux emplois, l'éducation professionnelle *pour tous*, et le divorce à la volonté des parties. — « Hors de ces bases, dit-elle, toute organisation sociale qui promettra le bonheur public, mentira à ses promesses. »

Le livre de Mary Wollstonecraft est une *œuvre impérissable* ! — Il est impérissable, parce que le bonheur du genre humain est attaché au triomphe de la cause que défend *the vindication of the rights of woman*. — Cependant il existe depuis un demi-siècle, et personne ne le connaît !....

As Mulheres Inglesas

Pode-se ver uma sombra de justiça no destino reservado às mulheres? Não é a moça uma mercadoria à venda para quem quiser negociar sua aquisição e propriedade exclusiva? Não é o consentimento que ela dá ao leito conjugal irrisório e forçado pela tirania dos preconceitos que a perseguem desde a infância? Tenta-se convencê-la de que carrega correntes tramadas com flores; mas poderia ela se iludir sobre seu aviltamento, mesmo nas regiões cheias de filosofia, como a Inglaterra, onde os homens gozam do direito de conduzir sua mulher ao mercado, com a coleira no pescoço, e entregá-la como um animal de carga a quem quiser pagar o preço? Nesse ponto, nosso espírito público é mais avançado que naqueles séculos grosseiros, quando, num certo Concílio de Macon, verdadeiro concílio de bárbaros, colocou-se em deliberação se as mulheres tinham alma, e por apenas três votos teve-se a maioria. A legislação inglesa, tão exaltada pelos moralistas, concede aos homens diversos direitos não menos desonrosos para seu sexo: tal como o direito do marido de receber uma indenização pecuniária do amante reconhecido de sua esposa. As formas são menos grosseiras na França, mas a escravidão, no fundo, é sempre a mesma. (Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements*)

Que revoltante contraste há, na Inglaterra, entre a extrema subserviência das mulheres e a superioridade intelectual das escritoras! Não há males, dores, desordens, injustiças, misérias provindos dos preconceitos da sociedade, de sua organização e de suas leis, que tenham escapado à observação das autoras. São um fenômeno impressionante os escritos dessas inglesas que esclarecem o mundo moral de modo tão brilhante, sobretudo quando consideramos a educação absurda que elas tiveram de suportar e a influência bestificante do meio onde cresceram.

Basta morar alguns meses na Inglaterra para surpreender-se com a inteligência e sensibilidade das mulheres; elas são também sempre atentas e têm boa memória: com essas disposições, não há nada de inacessível na esfera intelectual. Elas são nobres e dignas em seus modos, mas... Ah! Infelizmente todas essas boas qualidades inerentes são sufocadas por um sistema de educação calcado em falsos princípios e pela atmosfera de hipocrisia, preconceitos e vícios que cercam sua vida.

A existência das inglesas é tudo o que podemos imaginar de mais monótono, de mais árido e de mais triste. Para elas, o tempo não tem medida, e os dias, meses e anos não trazem absolutamente nada de novo a essa esmagadora uniformidade.

Jovens, elas são educadas de acordo com a posição social de seus pais. Mas, independentemente da classe que devem ocupar, é sob o império dos mesmos preconceitos, salvo ligeiras nuances, que a educação se orienta.

Neste país do mais atroz despotismo, no qual há tempos é moda exaltar a liberdade, a mulher é submetida às mais revoltantes desigualdades através dos preconceitos e da lei! Ela só pode receber herança se não tiver irmãos, ela é privada de direitos civis e políticos, e a lei escraviza-a ao seu marido em tudo e para tudo. Moldada pela hipocrisia, carregando sozinha o pesado jugo da opinião pública, tudo aquilo que toca seus sentidos ao sair da infância, tudo aquilo que desenvolve suas faculdades e aquilo que ela sofre inevitavelmente resultam na materialização de seus gostos, no embotamento de seu âmago e no endurecimento do seu coração.

Os romancistas ingleses, revoltados pelas cenas que viam nas famílias, sonhavam com outras, nas quais acreditaram a partir de sua imaginação. Assim, tanto são verdadeiros na pintura da generalidade ridícula dos *gentlemen*, dos ares intolerantes e pretensiosos da burguesia, das tiranias do pai e do marido, do orgulho insultante dos superiores, da baixaza dos subalternos, quanto estão distantes da realidade nos seus quadros de felicidade doméstica. A felicidade sem liberdade! A felicidade então jamais existiu na sociedade do senhor e do escravo!

Vejamos como as coisas se passam nas famílias que desfrutam de conforto.

As crianças são confinadas ao terceiro andar com suas amas, empregadas ou governantas; a mãe solicita-as quando deseja vê-las, e somente nesse momento as crianças vêm lhe fazer uma curta visita, durante a qual a mãe conversa em um tom cerimonioso¹. As faculdades amorosas da pobre menina, privada de carinho, permanecem inertes; ela ignora inteiramente a doçura da intimidade, da confiança, da efusão que toda menina naturalmente tem a demonstrar por uma mãe que a ama. Ela tem por seu pai, que pouco conhece, um respeito envolto em medo, e por seu irmão uma consideração e deferência que, desde a mais tenra idade, é obrigada a lhe mostrar.

O sistema de educação dos jovens parece-me propício a entorpecer a mais inteligente criança.

Joseph Jacotot diz: *tudo está em tudo*. A educação inglesa parece demonstrar, ao contrário, que *em tudo não está nada*. Ela se ocupa em inculcar nessas jovens cabeças *palavras* de todas as línguas europeias; quanto às *ideias*, nem em sonho. Nessa extravagante mania, a barbárie iguala-se à estupidez: dão à criança uma ama *alemã*, uma preceptora *francesa*, uma empregada *espanhola* afim de que ela aprenda, a partir dos quatro ou cinco anos, três ou quatro línguas. Eu vi essas pequenas criaturas cuja sorte é verdadeiramente digna de compaixão: elas não podiam fazer-se compreender pelas pessoas à sua volta. Toda travessura, toda simpatia na linguagem foram-

1. Na classe alta, as damas permanecem com sua governanta até que se casem. Quando a mãe deseja vê-las, ela envia, através de seu footman, um bilhete convidando para tomar chá, e as damas fazem a toalete para ir ao aposento de sua mãe como se fossem visitar um estrangeiro [N.A.].

lhes efetivamente vedadas. Incapazes de comunicar-se verbalmente, elas eram obrigadas a fazer-se compreender através de *sinais*. Isso faz nascer, conforme os temperamentos, a irritação ou apatia: umas eram berronas, malcriadas, maldosas; outras, silenciosas e tristes. A criança forçada a sobrecarregar sua memória com palavras de três ou quatro línguas adquire apenas uma concepção confusa do sentido que as palavras exprimem. Ela decora o signo oral, mas não retém a ideia que ele representa: a memória das palavras desenvolve-se em excesso, mas a inteligência necessária para desenvolver o pensamento se destrói. O conhecimento das línguas é necessário, sem dúvida, a um povo cuja cobiça domina o mundo inteiro; mas é preciso em primeiro lugar subordinar todo tipo de instrução ao desenvolvimento da personalidade, depois considerar a utilidade da língua ensinada à criança. É raro, senão impossível, que se possa exprimir-se com pureza e elegância em três ou quatro línguas. Ora, como as locuções irregulares, incorretas, aliadas ao sotaque estrangeiro, são chocantes em qualquer país, e como as mulheres raramente são chamadas a reuniões de negócios com nações estrangeiras, penso que no geral existem para elas coisas mais úteis para se aprender.

Aplica-se a tudo o que é ensinado o mesmo método do ensino das línguas. A menina deve aprender música, quer ela tenha ou não aptidão para essa arte, deve desenhar, dançar etc. Dessa educação, o resultado são damas que sabem um pouco de tudo, mas que não têm absolutamente nenhum talento de que possam se servir, até mesmo para sua distração. Ainda se encontram exceções, mas elas são raras.

Quanto à educação moral, ela se faz pela Bíblia. Esse livro tem coisas boas, todos concordam, mas tantas impurezas, histórias indecentes, imagens obscenas que deveriam ser retiradas para oferecê-lo à juventude, se não quisermos que sua imaginação seja enxovalhada e ela veja justificativa para todas as ações que a sociedade reprova: roubo, assassinato, prostituição, etc. De fato, apesar do que dizem os reverendos, a *scriptural education* é a mais antissocial das educações. Dentre as milhares de contradições inglesas, esta é uma das mais chocantes: exigir que uma jovem seja pura, casta, inocente, e prescrever-lhe a leitura de um livro onde se encontram as histórias de Ló, Davi, Absalão, Rute, o Cântico dos Cânticos, entre outros... E, depois de ter lido as pregações de São Paulo sobre os fornicadores, depois que sua memória for adornada com cenas de estupro, amor adúltero, prostituição e orgia representadas pela Bíblia, e depois que souber as expressões de que o livro sagrado faz uso, vamos dizer-lhe que não se deve pronunciar as palavras *camisa, calções, ceroulas, coxa de galinha, cadela*... Portanto, é a aparência da castidade, da inocência, e a realidade do vício que ensinam às moças, assim como ensinam ao povo a *aparência* da religião e a realidade do ócio e das desordens que ela produz, enquanto prescrevem a obediência ao domingo. Que coisa estranha! A moral não existe em lugar nenhum, não se acredita mais na castidade, na honestidade e em nenhuma acepção da palavra *virtude*; ninguém se deixa levar pelas aparências, e ainda assim elas continuam a envolver os costumes nacionais.

As moças têm pouquíssimas distrações: como o seio familiar é frio, árido e mortalmente enfadonho, elas se lançam de corpo e alma à leitura de romances. Infelizmente, esses romances têm como protagonistas amantes de que a Inglaterra não dispõe, e a influência dessas leituras faz nascerem esperanças que não poderiam se realizar. A imaginação das jovens toma um rumo romanesco; elas sonham em ser raptadas, mas com a particularidade, que caracteriza esse século de conforto e luxo, de que o sequestrador seja filho de um nababo ou de um lorde, herdeiro de uma imensa fortuna, e que o rapto seja feito com uma esplêndida carruagem de quatro cavalos. Os jovens ricos, longe de responderem aos desejos dos quais são objeto, são indiferentes, têm o coração empedernido, e seus espíritos frios e resolutos submetem tudo ao cálculo.

As decepções sentidas por essas senhoritas não existiriam se tivessem lhes ensinado o gosto pelo prazer intelectual, o desprezo pelas satisfações da vaidade e o hábito de viver com pouco. Se tivessem lhes explicado o Evangelho, elas saberiam que as grandes riquezas quase sempre corrompem o coração, e jamais desejariam ser amadas por jovens que passam a vida em casas de jogo e embriagando-se com prostitutas. Essas damas, depois de esperar a *carruagem de quatro cavalos* em vão, já com 28 ou trinta anos, casam-se com pequenos negociantes, meros empregados ou algo semelhante. Muitas também permanecem donzelas.

É fato que o destino da mulher casada é muito mais triste que o da moça solteira; ao menos esta goza de uma certa liberdade, podendo ver o mundo, viajar com parentes ou amigos, enquanto uma vez casada, não pode mais sair sem a *permissão do marido*. O marido inglês é do tipo *senhor e proprietário* dos tempos feudais. Ele crê, de muito boa fé, ter o direito de exigir de sua esposa a obediência passiva de um escravo, a submissão e o respeito. Ele a enclausura em casa, não por paixão e ciúme como os turcos, mas porque ele a considera como uma *coisa sua*, como um *móvel*, que serve apenas ao seu uso, e que deve ter sempre à sua disposição. Não lhe passa pela cabeça, de modo algum, a ideia de ser fiel à sua esposa. Essa maneira de ver, que deixa o terreno livre às paixões, é muitas vezes motivada pela Bíblia. O marido inglês dorme com sua criada, enxota-a quando grávida ou após dar à luz, e não se sente mais culpado do que Abraão enviando de volta ao deserto Agar e seu filho Ismael.

A mulher na Inglaterra não é, como na França, a dona da casa. Na realidade, a inglesa é quase sempre uma completa estranha na própria casa. O marido detém o dinheiro e as chaves: é ele quem comanda a despensa, contrata ou demite a criadagem, ordena o jantar toda manhã, convida os convivas, e somente ele decide sobre as crianças. Em suma, ele se ocupa exclusivamente de tudo. Muitas mulheres não sabem precisamente que tipo de negócios seus maridos fazem, qual profissão os homens escolherão para seus filhos, e geralmente ignoram o montante de sua fortuna. A esposa inglesa nunca pergunta ao marido o que ele faz, que pessoas ele visita, quanto gasta e onde passa seu tempo; não há nenhuma mulher que ouse fazer semelhantes

perguntas. Dessa extrema dependência, desse respeito das mulheres inglesas às vontades de seu *senhor e proprietário*, à familiaridade, ao interesse ativo das mulheres francesas para com seus maridos, há todo um espaço que separa a civilização francesa dos dias de hoje daquela de Luís IX. A mulher inglesa não tem nenhuma garantia de sua fortuna, da qual é espoliada sem nem tomar conhecimento. É geralmente pelo jornal que ela descobre que seu marido foi à falência, que está arruinado e, por vezes, até que estourou os miolos.

Eu já havia comentado que é comum que as crianças fiquem com a empregada ou governanta em um aposento à parte, aonde a mãe nunca vai. Não é com a mãe que elas aprendem a falar, não é ela que desenvolve gradualmente seus espíritos e corações. Quando a empregada ou governanta leva as crianças ao salão, a mãe examina se estão bem-apresentadas, se suas roupas estão bem limpas; terminada a inspeção, ela as beija e... Até amanhã! Maiores, as crianças vão para o internato, e a mãe então raramente os vê. E, uma vez casadas, as relações acabam quase inteiramente: escrevem-se, e só. Essa frieza, essa indiferença como mãe e esposa, não é resultado apenas da educação petrificante que ela teve, mas é também consequência natural da posição que a mulher inglesa ocupa no lar: que interesse ela teria numa associação conduzida por completo sem dar ouvidos à sua vontade e conselhos? A boa ou má sorte do senhor não é sempre completamente indiferente aos escravos?

Acredito que o que deu a essas senhoras a reputação de *mulheres do lar* foi sua vida sedentária. De fato, como supor que, estando sempre em casa, elas não se ocupem de nada? No entanto, é isso que acontece: não só as mulheres inglesas não fazem nada em casa, como ainda se considerariam rebaixadas à condição de *operárias* se tocassem numa agulha²! Elas acordam bem tarde, tomam café da manhã lentamente, leem os jornais, vestem-se. Depois, às duas horas, fazem uma segunda refeição, em seguida leem um romance e escrevem cartas de doze a quinze páginas. Para jantar, elas fazem uma segunda toailete; depois do jantar, por volta das sete ou oito horas, tomam o chá, sempre lentamente; às dez horas elas ceiam, e então ficam *sozinhas* ao pé da lareira.

Nada demonstra melhor o materialismo da sociedade inglesa quanto o estado de nulidade a que os homens reduzem suas esposas! Não são os encargos sociais iguais tanto às mulheres quanto aos homens para que esses senhores decidam excluí-las e condená-las a uma vida vegetativa? Ah! Convenhamos, a *scriptural education* produz efeitos maravilhosos! Esses casais ingleses não são a sátira mais amarga do casamento indissolúvel? Poderíamos inventar algo ainda mais forte para trazer à tona a extravagância dessa instituição? Sob tais circunstâncias, Deus deve ter dado às inglesas muito mais força moral e inteligência do que aos seus senhores, para que existam tantas mulheres de mérito na Inglaterra; caso contrário, elas inevitavelmente se tornariam criaturas de uma estupidez completa.

As causas de todos os matrimônios na Inglaterra são, da parte das moças, o desejo de escapar ao poder paterno, de aliviar o jugo dos preconceitos que pesam tão fortemente sobre as jovens e a esperança de desfrutar

2. Estou falando somente das mulheres de classe alta, pois se sabe bem que as mulheres pobres ou esposas de pequenos comerciantes são obrigadas a trabalhar; entretanto, muitas preferem tornarem-se mulheres mundanas a se rebaixarem à condição de operárias. Na Inglaterra, o trabalho é degradante [N.A.].

de uma maior importância no mundo, pois, para as almas elevadas, fazer parte da dinâmica da sociedade é uma necessidade. Da parte dos homens, a única causa é o desejo de apoderar-se do dote, de utilizá-lo para pagar dívidas, de fazer especulações, ou, se o dote for uma fortuna, de gastar os rendimentos em *clubs*, *finishes*³ ou com suas amantes.

Nesse mercado, a mulher é feita de tola: os preconceitos conduzem-na ao altar, a cobiça espera-a para saqueá-la. Os homens mantêm a mesma vida anterior ao casamento; o laço conjugal, que é tão pesado às mulheres, não lhes impõe nenhuma obrigação, e, se assim o desejarem, podem viver com cortesãs, serviçais ou atrizes. A maioria sustenta luxuosamente uma amante em uma bela casinha no subúrbio: esse costume é universal entre os homens ricos, tanto os da *City* quanto os do *West-End*⁴. Eles criam um segundo lar, uma segunda família. Tudo que possuem de afeto no coração é destinado à mulher que escolheram e aos filhos que tiveram, enquanto a pobre mulher legítima, que esposaram unicamente como *financiadora*, é vista como uma companhia incômoda, azeda. A atenção que ela exige, a consideração, o respeito que o mundo os obriga a mostrar são deveres que os atormentam e aos quais tentam escapar ficando em casa o mínimo possível. O que a mulher *contratada* se torna? Ora! Ela é reduzida à condição de máquina de fabricar filhos, e os vinte e cinco anos mais belos de sua vida passam-se fazendo *bebês*.

O isolamento leva as damas inglesas à observação, à meditação: várias acabam envolvendo-se com a escrita. Há, na Inglaterra, muito mais escritoras do que na França, já que as francesas têm uma vida mais ativa e são menos excluídas que as inglesas da sociedade. Diversas autoras tornaram a Inglaterra ilustre e, desde *lady* Montagu⁵, que escreveu suas impressões de viagem num estilo tão puro, tão elegante, uma multidão de mulheres seguiu seu exemplo, lançando-se na carreira literária e provando um mérito incontestável. É sobretudo no romance e na descrição de costumes que essas damas se destacam. Todos conhecem as obras de *lady* Morgan⁶; ninguém até então soube traçar tão bem o temperamento irlandês e dar tanta vida à pintura da Irlanda. As obras de *lady* Blessington⁷ diferenciam-se pela exatidão na observação e pelo pensamento perspicaz – e eu poderia citar muito mais nomes. Nos últimos tempos, uma jovem surgiu: sua estreia foi das mais brilhantes; nenhuma aurora literária raiou tão vivamente nem deu tantas belas esperanças, e *lady* Lytton-Bulwer⁸ já figura no primeiro escalão da literatura. Essa mulher da elite é uma das numerosas vítimas da indissolubilidade do casamento. Seu primeiro livro é, assim, um longo grito de dor: ela o intitulou *Scenes of real life*⁹. Não se mostra o talento impunemente; o mundo, não podendo contestá-lo, protestou contra o escândalo de tais divulgações. Pobres mulheres! Só lhes é permitido sofrer... Esse mundo proíbe até suas queixas!

O marido de *lady* Bulwer, célebre romancista, chegou ao parlamento e ao título de *baronet* quando ela revelava a genialidade belíssima que Deus lhe deu. Desde então, *sir* Lytton-Bulwer sente-se dilacerado por todos

3. *Existem, em diversas partes da cidade monstro, esplêndidos salões onde se reúnem até duzentas prostitutas ricamente vestidas. Esses lugares são frequentados por jovens ricos e na moda que vão lá escolher mulheres. Tais salões são anexados a tavernas que se tornam uma fonte imensa de dinheiro* [N.A.].

4. *City e West-End são regiões da cidade de Londres; a primeira era, na época, habitada majoritariamente por comerciantes, a segunda, pela aristocracia tradicional* [N.T.].

5. *Lady Montagu (nascida Mary Wortley, 1689-1762) foi escritora e poetisa. Viajou à Constantinopla com seu marido embaixador e escreveu suas impressões em The Turkish Embassy Letters [Cartas da Turquia], que foram publicadas após sua morte* [N.T.].

6. *Lady Morgan (nascida Sydney Owenson, 1775-1859) foi uma romancista irlandesa, conhecida principalmente por sua obra The Wild Irish Girl [A Selvagem Irlandesa], publicada em 1806* [N.T.].

7. *Lady Blessington (nascida Margaret Gardiner, 1789-1849) foi uma escritora irlandesa, autora de Conversations of Lord Byron with the Countess of Blessington [Conversas de Lord Byron com a Condessa de Blessington], além de diversos romances e relatos de viagem* [N.T.].

8. *Lady Bulwer-Lytton (nascida Rosina Wheeler, 1802-1882) foi uma romancista irlandesa, casada com o intelectual Edward Bulwer-Lytton* [N.T.].

9. *No francês original, Scènes de la vie réelle. Na verdade, o primeiro livro de Rosina Bulwer-Lytton intitula-se*

os demônios da inveja – ele recorre à calúnia para apagar um brilho que o cega. Cerca sua mulher de espões e, à medida que a escritora cresce, é a esposa que ele tenta minar! Na verdade, corre um rumor em Londres que explica a inveja devoradora e o ódio ativo com o qual ele persegue a esposa: *dizem* que é *lady Bulwer* a autora de todos os romances publicados sob o nome de *sir Lytton-Bulwer*. O que dá a essa afirmação a consistência de um fato comprovado é que, desde a separação dos dois esposos, o senhor Lytton-Bulwer não publicou nada de memorável, e que no parlamento nunca se destacou do amontoado de parlamentares medíocres. Dito isso, a simplicidade elegante, o pensamento elevado, a sequência das ações nas *Scenes of real life*, de *lady Bulwer*, refletem a autoria de *Rienzi* e *Pelham*, os dois romances publicados sob o nome do senhor Bulwer que tiveram mais sucesso¹⁰.

É possível se consolar pela perda da esposa, mas perder uma fonte de riqueza! Perder sua fada criativa! Cair dos altos do Olimpo!...

Oh! *Lady Bulwer*, faça coro para que o ódio de seu marido seja sempre impotente, pois, mais sortuda do que eu, a senhora escapou de balas homicidas! Mas, lamentavelmente, eu conheço muito bem o coração humano para lhe antecipar que seu ódio será implacável, e que ele lhe perseguirá até a morte!

As escritoras inglesas também tratam de assuntos mais graves. *Miss Martineau*¹¹ escreveu obras excepcionais sobre economia política; *mrs. Trollope*¹² publicou um relato de viagem à América do Norte que obteve muito sucesso; *mrs. Gore*¹³ escreveu lindíssimas novelas a respeito da história e dos costumes poloneses; *mrs. Shilly*¹⁴ fez versos repletos de melodia e sentimento. Muitas dessas damas escrevem em revistas e jornais; mas eu vejo com profunda aflição que nenhuma, até agora, abraçou a causa da liberdade da mulher, liberdade sem a qual todas as outras duram pouco, liberdade pela qual é especialmente conveniente as autoras lutarem. As escritoras francesas estão à frente das inglesas nesse quesito.

No entanto, uma voz feminina fez-se ouvir na Inglaterra há meio século, voz que assumiu, na verdade impressa por Deus em nossa alma, uma força irresistível e uma energia radiante; voz que não temia atacar um a um todos os preconceitos e demonstrar neles a mentira e a desigualdade. *Mary Wollstonecraft*¹⁵ intitulou seu livro *Reivindicação dos Direitos da Mulher*, lançado em 1792.

Esse livro foi sufocado desde a sua publicação, o que não poupou à sua autora o suplício da calúnia. Publicou-se apenas o primeiro volume, que se tornou extremamente raro, tanto que não consegui comprá-lo e, não fosse um amigo a me emprestá-lo, teria sido impossível o achar. A reputação desse livro causa tanta aversão que, se você comentar sobre ele até mesmo com mulheres *ditas progressistas*, elas lhe responderão com

Cheveley or the Man of Honour [*Cheveley ou o Homem de Honra*] (1839); ela aparentemente publicou um livro com o nome que Flora Tristan atribuiu [N.T.].

10. Ouvir dizer que, em Londres, *Rienzi* faturou 60 mil libras esterlinas. Esse montante parece-me um pouco exagerado [N.A.]. No século XIX, na Inglaterra, um operário ganhava menos de uma libra por semana de trabalho [N.T.].

11. *Harriet Martineau* (1802-1876) escreveu também romances [N.T.].

12. *Mrs. Trollope* (nascida *Frances Milton*, 1780-1863) publicou *Domestic Manners of the Americans* [*Modos Domésticos dos Americanos*] em 1832 [N.T.].

13. *Mrs. Gore* (nascida *Catherine Moody*, 1799-1861) foi autora de dezenas de romances, novelas e peças de teatro [N.T.].

14. *Flora Tristan* possivelmente se refere à *Mary Shelley* (1797-1851), filha de *Mary Wollstonecraft* e autora de *Frankenstein* (1818). Entretanto, *Shelley* publicou poucos poemas e atualmente não é lembrada como poetisa [N.T.].

15. *Mary Wollstonecraft* (1759-1797) escreveu diversas obras, de cartas e romances a artigos sobre direitos das mulheres e educação [N.T.].

uma reação de horror: Oh! É um péssimo livro! Ah! A calúnia frequentemente prevalece sobre a fama mais merecida; ela transmite seus ódios de geração a geração, não respeita o túmulo, nem mesmo a glória a impede.

Mary Wollstonecraft dedicou seu livro a Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. Escutem essa mulher, essa mulher inglesa, a primeira a ousar dizer que os direitos civis e políticos pertencem *igualmente aos dois sexos*, e que apela a uma opinião professada por Talleyrand-Périgord na tribuna para demonstrar que é seu *dever*, como homem de Estado, agir de acordo com essa opinião, fazer triunfar suas consequências e estabelecer a completa emancipação da mulher.

[...]

Mary Wollstonecraft reivindica a liberdade da mulher como um *direito*, em nome do princípio sob o qual as sociedades baseiam o justo e o injusto. Ela a reivindica porque sem liberdade não pode haver obrigações morais de nenhuma espécie, e também demonstra que, sem igualdade para essas obrigações, tanto para o sexo masculino quanto o feminino, a moral carece de base, deixa de ser verdadeira.

A autora considera as mulheres sob o ponto de vista elevado de criaturas que estão, assim como os homens, nesta Terra para desenvolver suas faculdades intelectuais. A mulher não é nem inferior, nem superior ao homem; esses dois seres diferem-se, no que diz respeito ao espírito e a forma, para se harmonizar e, estando suas faculdades morais destinadas a se completarem por união, devem receber o mesmo nível de desenvolvimento. Wollstonecraft protesta contra os escritores que consideram a mulher como um ser de natureza subordinada e destinada aos prazeres do homem. Nesse quesito, ela faz uma crítica justíssima a Rousseau, que estabelece que a mulher deve ser *frágil e passiva*, e o homem ativo e forte; que a mulher foi formada para ser submetida ao homem e, por fim, que a mulher deve ser agradável e obedecer ao seu *senhor*, que seria o motivo de sua existência. Wollstonecraft demonstra que, de acordo com esses princípios, as mulheres são educadas para a malícia, dissimulação e aventura. Ao mesmo tempo, seu espírito permanece sem cultura, a superexcitação de sua sensibilidade deixa-as sem defesa, e elas acabam vítimas de todas as opressões. A autora prova que a aniquilação de toda moral é consequência direta desses princípios. Nunca seria demais apontar nem censurar severamente a tendência perniciosa desses livros nos quais os escritores degradam insidiosamente as mulheres, ainda que se prostrem diante de seus encantos.

[...]

Wollstonecraft publicava, em 1792, os mesmos princípios difundidos mais tarde pelo Conde de Saint-Simon, que se propagaram com muita rapidez no rescaldo da revolução de 1830. Sua crítica é admirável; ela

traz em todas as suas verdades os males que provêm da atual organização da família, e a força de sua lógica deixa seus oponentes sem argumentos. Ela destrói bravamente todo esse festival de preconceitos que envolvem o mundo. A autora quer, para ambos os sexos, a *igualdade de direitos civis e políticos*, sua *igual admissão a empregos*, educação profissional *para todos*, e divórcio a pedido de ambas as partes. Sem essas bases, ela afirma, toda organização social que prometer o bem-estar público estará mentindo.

Esse livro é uma *obra indefectível!* Ele é indefectível porque o bem-estar do ser humano está ligado ao triunfo da causa defendida pela *reivindicação dos direitos da mulher*. Entretanto, ele existe há meio século e ninguém o conhece!...

REFERÊNCIAS

TRISTAN, Flora. **Promenades dans Londres**. Paris: H.-L. Delloye, 1840. Disponível em: <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1050526h?rk=21459;2>>. Acesso em: 7 set. 2018.

TRISTAN, Flora. **Promenades dans Londres**. Paris: Éditions Gallimard, 2008.